

Mon rendez-vous avec Woody Allen

Bertrand Laverdure

Numéro 122, automne 2009

Masturbatorium

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1590ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laverdure, B. (2009). Mon rendez-vous avec Woody Allen. *Moebius*, (122), 49–52.

BERTRAND LAVERDURE

Mon rendez-vous avec Woody Allen

Nous devons tous notre vie à Woody Allen [...] Woody Allen a fait accepter aux belles femmes l'idée de coucher avec des gaffeurs binoclards ringards.

Chuck Klosterman

— *I want to fuck them all! I want to fuck them all!*

Woody Allen. Wow! C'est de lui.

Woody Allen est pour moi une grande inspiration. Je ne m'étais pas encore remis de la séance d'analyse dans le film *Deconstructing Harry*. Hirsute, laid, mal habillé, il lançait cette phrase vindicative à son psy, se délestant, par la même occasion, se déchargeant plutôt, d'un trop-plein de hargne et d'un trop-plein de retenue.

— *I want to fuck them all! I want to fuck them all!*

Woody Allen est mon héros. Une espèce de génie à qui l'on permet tout. On pardonne tout à ceux qui se permettent tout. C'est une loi curieuse de la nature humaine. Woody Allen en profite et c'est merveilleux!

J'adore Woody Allen.

Woody Allen est mon ami.

Woody Allen est vieux et décati, mais il a marié sa fille adoptive, une Asiatique affriolante. C'est un génie! Je veux une vie comme la sienne, une vie qui me donne le droit d'être laid et terriblement séduisant!

J'ai enfin trouvé mon idée de film grâce à cet excellent mentor. Et je vais lui expédier un DVD dès que mon projet sera mûr.

Mon projet plaira à plein de dépravés, de rieurs malheureux et d'amateurs de Monsieur Annie Hall. Ce ne sera qu'un projet de fin de session à Concordia, une niaiserie d'étudiant en fin de bac de cinéma, mais qui s'en soucie? Les peureux ne font rien dans la vie et les licheux ne sont jamais capables de voir plus loin que leurs ambitions communes. C'est du tout cuit, tout ce qui me manque est une bonne cause, une caution stimulante pour les appelées et les élus.

D'abord, il faut que je construise une cabine d'essayage. Ce ne sera pas difficile. Rien que trois murs et un rideau coulissant. Facile. Pas de déboursé exorbitant. C'est comme si c'était déjà fait.

Maintenant la cause. C'est le nerf de la guerre, le phare dans la nuit, le coupon-rabais, l'offre gratuite pour les hésitantes. Toutes les tragédies humaines deviennent des causes humanitaires. C'est simple, nous sommes encerclés de causes, de désespérances tranquilles, de courage anodin, de murs de silence indociles. J'hésite à voyager outremer parce que j'ai toujours eu l'impression qu'en quittant le Québec, je ne saurais fouler d'autre lieu qu'un pays de cause, qu'un pays désolé, fourbu, opprimé, inféodé, maltraité, exploité, rachitique, sans liberté, exfolié, excisé, buriné, maladif ou en voie de disparition. Bref, chaque jour, des milliers de personnes méritaient qu'on les transforme en causes et, un jour, nous-même, pris dans un dilemme éclatant ou une maladie débilitante, nous mériterions notre cause, nos pancartes aux crayons feutre et nos militants aux foulards noués. À chacun sa cause, à chaque jour son « causé » ou sa « causée ».

Mes amis m'ont dit de ne pas me triturer la cervelle et de plutôt y aller pour l'évidence et la certitude, sauvons tout le monde, sauvons les victimes de toutes les catastrophes, sauvons la planète. Mais si on meurt tous en même temps grâce à une bienfaisante cause naturelle, ça ressemblerait plutôt à une solution...

Je reste perplexe, m'interroge sur les motifs retors des environmentalistes et continue néanmoins à remplir mon bac à recyclage et à avoir peur, comme tout le monde, de ne pas passer pour un citoyen respectable. Avec une fierté non dissimulée, j'ai même fait changer mon bol de

toilette 13 litres pour un bol de toilette 6 litres. J'épargne ainsi les aqueducs montréalais.

Je suis conscient, sensibilisé et actif. Je n'arrive pas à la cheville de Laure Waridel, mais je fais de mon mieux. J'utilise sans doute une vingtaine de substances qui percent la couche d'ozone, j'achète dans les commerces non équitables des quantités indécentes d'objets et de nourriture transgéniques, toute ma garde-robe à bas prix a été confectionnée par des petits enfants esclaves en Malaisie ou au Mexique. Bref, je suis un étudiant normal. Pas un idéologue kamikaze. J'achète le moins cher et je mange le moins cher possible. Si je me tue avec des nouilles Gattuso ou des repas Michelina's, c'est mon problème.

Non, la planète a le dos trop large.

Spontanément, notre sympathie répond mieux aux humains malades ou à ceux qui têtent leur dernier suçon d'espoir devant tout le monde, indécemment, offrant aux autres le spectacle de leur souffrance triste et injustifiable. Entre un enfant qui a besoin d'un traitement médical particulier sinon il mourra dans d'atroces douleurs et la sauvegarde de la couche d'ozone, tout le monde choisit d'aider l'enfant. C'est normal. C'est prévisible. C'est serein.

Je me trouverai donc un enfant malade. Ce ne sera pas compliqué. Je n'aurai qu'à cogner à la porte du Children's Memorial pour dénicher un bout de chou à l'article de la mort. Pour la suite, je me débrouillerai.

Je tiens ma cause, je tiens mon lieu, il ne me faut plus qu'une petite annonce dans les journaux. Je vais cibler le *Ici*, le *Voir*, le *Hour* et le *Mirror*. Toutes les étudiantes lisent ces journaux. Ma clientèle ne pourra résister à cet appel à l'empathie, à ce cri de détresse touchant.

Je ferai enfin payer toutes les belles filles. Ce sera à leur tour de déboursier une somme appréciable pour satisfaire mes fantasmes. Sans aucune crainte et sans aucune grogne, elles se déshabilleront devant moi, dans ma chambre d'essayage munie de caméras, et je me masturberai en les regardant, la joie au visage, tranquillement, sans même qu'une patte d'oie de rire ne vienne gâcher ma journée.

Je filmerai le premier MASTURBOTHON.

Je convoquerai les plus belles filles de Montréal et j'exigerai d'elles une liasse de dollars pour sauver Juanita des griffes d'une maladie mortelle et débilitante. Motivées par la cause, elles se démèneront vicieusement, se surpasseront pour tenter de m'exciter. Je diffuserai le tout simultanément sur le site SAUVEZ JUANITA, VENEZ ME STIMULER.

Woody, tu recevras bientôt mon DVD. Woody, sans toi le monde serait misérable et sanguinolent, furieux et transi, laid et moribond. Sans tes films, je morigénerais encore dans ma case à la polyvalente, enfermé par Richard Lamarche et Ghyslaine Dubé. Sans tes films, je serais encore ce petit garçon troublé qui n'arrive pas à émettre de sons harmonieux ou audibles devant les belles dames de ce monde. Sans toi, je ne me serais jamais réalisé.

Woody, je t'adore.